

Yves Letort

Mathilde



Sous la Cape

www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesa, récit d'une prostituée • De un à huit (reprise)*

BOUGON ANONYME, *Kiffe-un-vieux.com
Crack à l'hospice • Arnaque à Compostelle
Les sœurs Tapin • Cannibale foot • Homard à la Koons
Goncourt toujours!*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos
Les Canines dans le pâté • Trois Nocturnes
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

FRÉDÉRIC CHAGNARD,
*Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette
Le Vieux au Rolleiflex*

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

CHOCOLATCANNELLE, *Témoin • Exhibition on line
Vacances à l'Auberge rose*

GASPARD DE LA NOCHE,
*Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante
Vapeur mortelle*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

YVES LETORT, *Le Sérum du docteur Pest
Florence, l'amusée des offices • Mathilde*

NOANN LYNE, *L'Ivresse des sens*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin • Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes*

MATHILDE



Yves Letort

athilde

Sous la Cape

La chiche lumière de la lampe à pétrole faisait osciller les ombres autour d'elle, dans le petit réduit qui servait d'anti-chambre. Mathilde avait vainement essayé d'en allonger la mèche, parce que le vacillement de la flamme, à bout de combustion, en fin de vie, la rendait nauséuse. Ce malaise était accentué par la sensation de confinement procurée par cette pièce minuscule. Une grande armoire en merisier semblait en accaparer tout l'espace respirable. Mathilde n'entendait plus aucun bruit en provenance du salon, mais ne se sentait pas encore le courage de s'y rendre. Elle ne savait plus depuis combien de temps elle attendait. Hypnotisée par le raie de lumière qui passait sous la porte de cette pièce et à travers sa serrure, coincée entre deux issues, une seule impulsion aurait suffi à lui faire franchir l'entrée ou la sortie. Au lieu d'y céder, elle se contraignait à l'immobilité. Il faudrait, pourtant, qu'elle se décide à bouger. Cette lueur tremblotante et ce qui persistait de son excitation troublaient sa perception du temps. Elle tentait de retrouver son calme, d'éviter de penser, à l'instar de cette soirée où elle avait tout exécuté machinalement, comme à son habitude. De cette habitude-là, elle trouvait également toujours à s'occuper dans l'attente qui était généralement brève, toujours une pièce à explorer, un tiroir à ouvrir. Ici, dans cet étroit vestibule, l'armoire semblait la narguer de son imposante présence. Ses moulures et ses reliefs s'exagéraient par intermittence au gré des pulsations de la lampe. Impossible de l'ouvrir. La clef ne se trouvait pas dans la serrure. Mathilde savait que l'on fermait les meubles dans

certaines garçonnières parce que l'on se méfiait de la domesticité – bien souvent la concierge – employée à faire le ménage hors la présence de l'occupant. Une chaise et un petit guéridon Empire au plateau de marbre gris, sans tiroir, complétaient l'ameublement de cet espace confiné, une pièce aveugle au papier peint envahissant qui commençait à empuantir à cause de la mauvaise combustion de la mèche. Celle-ci s'éteignit d'un coup, la laissant découvrir l'intensité de sa respiration dans le noir, face à la lumière qui ébauchait le contour de la porte du salon. Mathilde toucha ses cheveux, comme pour remettre une mèche en place. L'obscurité soudaine avait réveillé sa détermination. Elle se leva et, tout aussi machinalement qu'elle avait réarrangé sa coiffure, elle fit comme si elle époussetait sa robe, mouvement qui se résolut en une translation vers la poignée de porte nacrée et lisse comme une petite boule de billard. Elle resta la main sur la poignée, consciente de sa respiration quelle tentait d'allonger un peu pour apaiser cette pénible sensation d'essoufflement. Ce n'était pourtant pas la première fois. Dehors, dans la rue, il devait faire une nuit noire, ponctuée de quelques réverbères, nuit partout, excepté derrière cette porte. Elle se rendit compte de sa crispation sur le bouton. Elle le tourna enfin et avança dans la clarté des deux becs de gaz. Une latte de parquet grinça, juste avant que ses bottines regagnent le havre tranquille d'un tapis. À quatre ou cinq mètres d'elle, l'homme n'était pas encore mort. Il demeurait à la place où elle l'avait laissé, au pied de la table où traînait le souper interrompu. Il gisait sur le côté et c'était peut-être cela qui avait ralenti son trépas. Ses vomissures n'avaient pas obstrué ses voies respiratoires. Mathilde pouvait constater que, malgré tout, il ne s'en sortirait pas. Même en ayant régurgité une grande partie du poison, le reste continuait d'œuvrer. L'homme avait le teint terreux et un très léger

rôle accompagnait sa respiration oppressée, parfois sifflante. Sans doute était-ce de sa faute puisqu'elle avait souvent le réflexe de forcer la dose. Elle tourna la tête vers le vilain cartel posé sur la cheminée. Elle constata avec étonnement qu'elle avait attendu une heure vingt. Ce coco-là était drôlement robuste. Ce n'avait peut-être pas été une erreur, après tout, d'en mettre un peu plus. L'homme était saoul comme une bourrique avant même de commencer le repas. L'ancien préparateur en pharmacie qui lui vendait cette poudre était toujours évasif sur sa composition et sur les subtilités de son administration. Mathilde songea qu'il ne devait lui-même en savoir plus, ce qui confirmait accessoirement son état d'ex-potard. Elle s'approcha. L'homme roulait des yeux effrayés et un peu vitreux. Il s'était oublié et l'odeur finissait par devenir nauséabonde. Elle se mélangeait à celle des restes refroidis du souper. Il semblait paralysé, seuls les doigts d'une main avaient l'air de bouger encore un peu. Tout cela dérangeait Mathilde. Elle aimait faire sa besogne seule et le fait que quelqu'un la regarde, fût-il une de ses victimes, l'incommodait. Elle ne savait que faire, sur le coup, à son sujet. L'homme fixait désormais son regard sur elle. Elle s'en détourna pour contempler le panorama de la pièce. Aucun des meubles qu'elle contenait ne comportait de clef. Elle avait affaire à un méfiant. Elle voyait cela d'ici : déjà dévalisé alors qu'il cuvait lourdement au fond de son lit sans avoir rien pu faire à son « invitée » ni *a fortiori* l'empêcher de le dépouiller. L'hypothèse se tenait autant que celle du domestique indélicat. Qu'aurait-on volé, d'ailleurs ? Ici, il fallait savoir chercher, avoir l'habitude et se dire que l'on ne trouverait pas gras, avoir du temps. Ce soir était une exception pour les espoirs de butin, un jour spécial pour cet homme, qui allait définitivement se terminer ici par les soins de Mathilde. Tout de même, l'agonie de l'homme était

curieuse. Elle se mit à soupçonner que le poison n'était pas uniquement la cause de cette fin qui traînait en longueur. Cela ressemblait plus à une attaque. Finalement, l'homme avait peut-être tout régurgité, mais les convulsions l'avaient tout de même atteint. Elle se souvint de Marlin, Marlin le jeune, bien entendu, qui était soudainement tombé comme une souche devant tout le monde. Marlin en était resté paralytique. Ici, pour ce qu'elle en savait, les deux manières de réagir se ressemblaient : attaque et poison. Avec ce dernier, on tombait également à la renverse et on pouvait durer un peu à l'agonie. Mais, au demeurant, on passait assez vite. Ce n'était pas l'effet de la miséricorde, mais une question pratique, bien entendu. Décidément, elle avait certainement forcé la dose et, si cet homme-là avait réussi à éliminer le poison, le choc avait dû provoquer une attaque, ou une chose de ce genre. Le résultat était analogue : pénible et long. Elle regarda de nouveau sa victime. Des gouttes de sueur roulaient le long de son visage, de la vomissure maculait sa barbe et ses vêtements, allant jusqu'à former une petite flaque devant sa bouche. Il avait l'air hagard mais conscient, puisqu'il ne la quittait plus du regard. Mathilde avança encore et se dirigea vers la table pour se servir un verre de vin. La bouteille de rouge était renversée et le reste du contenu avait coulé presque entièrement sur la nappe. Restait le blanc, à peine entamé. Elle remplit un verre jusqu'à ras-bord et ne se permit que quelques courtes respirations entre chaque gorgée. Le souffle de l'homme continuait d'être sifflant et encombré. Mathilde savait qu'il lui faudrait l'achever. Cette perspective ne lui répugnait pas, elle n'en était pas à son coup d'essai. Mais la manière en était pour elle inédite. D'habitude le poison réglait tout ou peu s'en fallait. Elle tuait les autres dans leur inconscience. Elle ressentit un début d'étourdissement après ce verre. Elle se dirigea vers le

petit canapé où étaient posés son manteau et le pardessus de l'homme. Elle commença à en vider toutes les poches et mit de côté le portefeuille et une clef couleur d'étain qui n'était pas celle de la porte d'entrée. Le portefeuille contenait une somme assez importante et des papiers. Elle n'alla pas plus loin dans son exploration et reposa le portefeuille plein sur son manteau. Elle se mit à parcourir la pièce, la clef au bout des doigts. Aucune serrure ne semblait concorder. Sans cesse, du coin de l'œil elle devinait le regard de l'homme la suivre et sembler dire, comme dans les jeux d'enfants, « tu brûles » ou « tu refroidis » tant et si bien qu'elle interrompit son manège autour de la pièce pour revenir près de la table, prendre une serviette et la poser dépliée sur la tête de sa victime. Pas un meuble n'avait l'air de s'ouvrir avec cette clef. Elle l'avait également essayée sur l'armoire du vestibule sans plus de succès. Ne lui restaient plus que la chambre et le cabinet de toilette qui la jouxtait. Elle convint que la chambre à coucher aurait dû être la première pièce à explorer. Rien ne s'enchaînait comme il fallait. Bien évidemment, la clef ouvrait la table de nuit, laquelle renfermait le trousseau complet de la garçonnière. Il y en avait bien une douzaine à faire correspondre à chaque meuble. Elle s'assit un moment sur la courtepoinTE, laquelle avait été partiellement dépliée, laissant clairement deviner les intentions de l'occupant des lieux, intentions sur lesquelles Mathilde n'avait pas été dupe. Elle aligna les clefs à côté d'elle. Beaucoup se ressemblaient et paraissaient même interchangeables. Du reste, cela ne lui donnerait aucune indication sur l'endroit où étaient rangés les rouleaux de pièces. Assise à nouveau sur le lit, elle entreprit de délayer ses bottines. Ses allées et venues sur le parquet risquaient par trop de devenir intrigantes pour les voisins du dessous. Elle aurait dû le faire depuis le début, mais l'homme qui gisait à terre et qu'elle

pouvait apercevoir par l'entrebâillement de la porte l'avait troublée plus qu'elle ne voulait l'admettre. Ce mourant récalcitrant avait semé le désordre. Elle disposa soigneusement ses chaussures au pied du lit. Elle avait encore du travail. Elle entama ses recherches dans le cabinet de toilette où rien ne semblait posséder de serrure, pour ensuite revenir à la chambre où elle essaya le jeu de clés sur un secrétaire. Celui-ci contenait deux tiroirs verrouillés. Elle réussit à ouvrir celui de gauche tandis que son voisin résistait aux autres essais, jusqu'à ce qu'elle réalise que la même clef servait aux deux tiroirs. Elle ne découvrit guère que quelques prospectus et des lettres apparemment sans intérêt. Elle renversa le tout sur le lit. Une enveloppe avec quelques billets sortit du lot. Elle quitta brièvement la pièce pour aller la poser sur le petit canapé, à côté du porte-feuille. Il restait encore une grosse armoire rustique à ouvrir qui, après un temps, révéla quelques vêtements de jour et de nuit qu'elle déplia et jeta à terre un par un. Elle avait coupé le bec de gaz, se contentant de la lumière jaune d'une lampe à pétrole, suffisante pour sa corvée. Elle ne trouva rien. En bas, dans la rue, un fiacre passa avec un bruit assourdissant de tombereau. Heureusement, le salon était doté de lourds et épais rideaux qui opacifiaient la fenêtre. Vu du dehors, rien ne laissait deviner qu'une lampe y était allumée. Elle enjamba le tas de vêtements pour aller se servir un autre verre de vin. Elle regarda de nouveau l'heure. Il était encore assez tôt. Il faudrait attendre une heure raisonnable pour demander le cordon au concierge. Il fallait qu'il soit rassuré par une nuit d'apparence normale. Elle jouerait au trottin qui regagne son domicile pour finir sa nuit, ou plutôt pour la commencer. Elle n'avait pour le moment pas fini de fouiller, elle avait encore du temps. La difficile respiration de l'homme était toujours aussi présente dans ce silence. Elle se rendit compte que son pied gauche

avait un peu bougé. Il ne s'agissait pas qu'il récupère. Il faudrait qu'elle se décide à réagir, s'extraire de la routine de la fouille pour se débarrasser de ce salaud-là, qui n'en finissait pas de crever. Au passage, elle marcha sur la main de l'homme, en appuyant de tout son poids. Cela faisait une drôle d'impression, comme de marcher sur un petit animal mort. Elle se remplit encore un verre et avisa un œuf en gelée qui nichait encore dans sa feuille de laitue. Il fallait qu'elle mange pour garder toute sa tête, combattre les effets de l'alcool. Un morceau de pain rejoignit l'œuf, ainsi qu'une tranche de viande froide, dans une assiette à entremets. Elle avait pris place à l'extrémité la plus éloignée de la table, loin des odeurs dégoûtantes de l'homme, que, curieusement, elle sentait un peu moins. Tout de même, d'avoir songé à cela, à ce qui les produisait, l'écoeura d'un coup après seulement quelques bouchées. Elle se leva pour aller vider la petite bibliothèque vitrée. Elle secoua chaque livre pour en faire tomber d'éventuels billets. Il n'y eut guère que quelques confettis de papiers, images pieuses ou marque-page, rien d'autre. Elle ne prit pas la peine de jeter un œil sur les livres. La plupart du temps, c'était une collection d'ouvrages un peu salaces, des livres légers et puis également quelques livres de piété, pour des lendemains bourrelés de remords. Un buffet avec sa vaisselle, après un débarras méthodique et presque silencieux, ne donna rien de plus, ni les deux consoles qui flanquaient la cheminée. Ne restait plus dans la pièce qu'un chiffonnier assez prometteur. Cependant, puisqu'il était près du corps odorant, elle s'en détourna pour aller examiner l'armoire du vestibule à laquelle elle avait été confrontée pendant plus d'une heure. Elle posa la lampe sur le guéridon et fouilla dans les clefs qui lui restaient. L'ouverture de la porte commença avec un fort grincement. Il lui suffit de soulever légèrement le battant en le faisant pivoter

pour que le bois n'émette plus aucune plainte. Le contenu de l'armoire coïncidait assez avec ce qu'elle s'attendait à découvrir. C'était un cabinet secret qui contenait un assortiment d'images licencieuses, des tenues équivoques, des objets scabreux. Elle fouilla dans ce bric-à-brac sans aucune conviction, l'habitude l'avait convaincue que ce n'était pas l'endroit pour y faire une bonne pêche. Elle tomba cependant en arrêt devant une photo de jeune femme, assise de face, les jambes écartées et montrant tous les détails de son sexe. Le cliché lui parut particulièrement obscène, sans doute aussi parce que la femme semblait absente, son regard ne portait sur rien. Les sentiments de Mathilde étaient mitigés à propos du modèle. Lorsqu'on en était réduite à cette extrémité, c'est qu'on était une pas grand-chose. Mais le salaud d'à côté avait eu pour elle les mêmes envies que celles qu'il avait eues en contemplant cette image. Elle retourna vers l'homme, dans le salon, et souleva brusquement la serviette. L'homme eut un discret tressaillement, ses pupilles se dilatèrent, sa respiration s'accéléra de nouveau, faisant comme un bruit de pipe à eau. Mathilde, avec une inattendue délicatesse, posa la photographie appuyée sur un verre sous son regard puis regagna le vestibule pour achever la fouille de l'armoire. Celle-ci ne donna rien, comme attendu. Ne restait plus que le chiffonnier dont les tiroirs correspondaient à peu près aux clefs qui lui restaient. Ce meuble ne produisit rien non plus, à part une nouvelle somme dérisoire dans une enveloppe, au milieu d'une importante correspondance professionnelle. Elle découvrit que l'homme était un ingénieur domicilié à Amiens, qu'il venait régulièrement à la capitale pour ses affaires. Une pointe de curiosité la fit retourner vers la correspondance qu'elle avait délaissée dans la chambre. Elle eut la confirmation que l'homme était marié et avait au moins deux enfants : du banal. Elle haussa les

épaules. Elle était plus préoccupée par le fait de n'avoir rien trouvé. Les heures s'écoulaient bien lentement. Elle ne devait pourtant pas compter se reposer avant de partir. La garçonnière ne comportait pas à proprement parler de cuisine. Un réduit tenait lieu d'office. Un restaurateur devait y livrer par la porte de service lorsque l'homme recevait des prostituées. Les autres clefs servirent à ouvrir quelques tiroirs, sans plus de résultats. Mais elle ne s'y attendait plus vraiment. Elle trouva toutefois un couteau « maître d'hôtel », un petit modèle à la lame d'acier terne bien aiguisée, qu'elle préférait nettement aux grands couteaux. En s'approchant de lui, elle s'aperçut que l'homme était inconscient. Curieusement, elle en fut déçue. Elle avait fini par s'habituer à le savoir éveillé durant sa fouille. Elle n'avait pas besoin de son public pour ce qu'elle allait faire par la suite, puisqu'elle retourna à la chambre et éventra le matelas, le sommier, le traversin et les oreillers, ce qui libéra des nuées de crins, de plumes et également de la poussière qui la firent sourdement éternuer dans un drap. Elle s'attaqua ensuite aux sièges, en lacérant le tissu vert bronze des dossiers. Tout y passa : causeuse, coussins et poufs eurent droit à son inspection. Elle palpa également les rideaux. Dehors, la nuit semblait s'éclaircir un peu. Bien que ce ne fût pas la première fois qu'elle faisait chou blanc, elle ressentit une forte frustration, accentuée sans doute par la fatigue et le vin. Rien n'avait échappé à ses recherches. Cette histoire de poison avorté lui était apparue dès le départ comme un mauvais signe et cela se confirmait. Elle posa les quelques enveloppes ainsi que le portefeuille sur un bout encore propre de la table et commença à en extraire l'argent. La somme était plutôt dérisoire eu égard à ce qu'elle avait l'habitude de trouver chez ses victimes. Cela dépassait de loin, tout de même ce qu'elle gagnait en trois mois à son travail de bouquetière dans les

restaurants et quelques bars. Pourtant, Chiche lui avait bien causé de ces trois rouleaux de pièces – des napoléons – dont l’homme s’était vanté dans le salon privé à midi. Passant par-là avec ses bouquets elle avait été immédiatement avertie par Chiche, qui demandait en retour un tiers du butin, un pourcentage plutôt habituel... Mais ces rouleaux ne se trouvaient pas là et jamais le maître d’hôtel ne voudrait la croire. L’homme avait dû les déposer dans l’après-midi. Celui-là venait justement de sortir de son évanouissement et découvrait l’état de sa garçonnière. Il essaya avec effort de porter sa main vers son visage. Mathilde empoigna les serviettes qui traînaient sur la table et se dirigea vers l’office. Pour faire bonne mesure elle ajouta les deux torchons accrochés là et imbiba le tout d’eau, formant ainsi un gros cataplasme dégoulinant. Elle revint aussitôt à la verticale de l’homme, les linges à bout de bras. Du pied, en essayant d’éviter les vomissures et les saletés pour ne pas tacher ses bas, elle réussit à le renverser sur le dos. Passant sur le côté, toujours pour ne pas se salir, elle posa les serviettes et les torchons mouillés sur la bouche et le nez de l’homme en appuyant un peu, quoique cela ne nécessitât même pas cet effort. Elle s’étonna d’avoir attendu si longtemps pour le faire. C’était simple et plus judicieux qu’un oreiller ou un coussin. De toute façon, elle les avait tous éventrés. L’homme mourut sans même un tressaillement. Maintenant, elle allait procéder à ce qu’elle aurait dû faire si l’homme était mort dès le début : le fouiller. Bien évidemment, les pièces se trouvaient sur lui, logées dans une ceinture qui faisait deux fois le tour de son ventre, à même la peau, une peau blanche et tendue. Elle dut passer le contenu à l’eau car elle avait été obligée de tourner le corps deux fois sur lui-même pour le délivrer de son trésor et, ce faisant, l’avait roulé dans les souillures. Mathilde fit le partage à même l’évier, rassem-

blant les pièces dans des serviettes propres. Elle disposa le tout dans son sac. Chiche recevrait son dû le soir même. Pour les billets, cela lui revenait, c'était la règle et Chiche n'avait rien à redire là-dessus. C'était une prime pour ces nuits difficiles. Le jour n'allait pas tarder à se lever. Il fallait partir. Il lui restait encore le portefeuille à explorer vraiment. C'était un rituel : le portefeuille à fouiller en dernier, toujours en détail, même après l'avoir délesté de ses billets. Le contenu en était quelconque. Parfois on y trouvait des renseignements utiles... Elle le jeta dans les cendres froides et les boulets de charbon pas encore calcinés. D'ici, il lui faudrait une grande demi-heure pour regagner les Halles, prendre le café au lait chez Cadéac. Elle n'achètera pas de bouquets aujourd'hui, elle allait s'offrir une petite journée avant d'aller donner sa part à Chiche. Ensuite, il y aurait peut-être le café-concert. Mathilde se rhabilla, ferma la porte de la garçonnière derrière elle. Le concierge n'apparut pas derrière sa vitre pour le cordon. Dehors, le jour était petitement là. Une arroseuse municipale traînée par une rosse dispensait la rosée des trottoirs. Au loin, le premier omnibus s'annonçait au bout de l'avenue. L'air était frais.

Mathilde adorait le matin.

*L'auteur remercie Armelle Domenach
pour sa précieuse relecture.*

AUTRES OUVRAGES

D'YVES LETORT

« Une curiosité bibliophilique, Théophile Grandin
(1846-19??) », illust. de Fabrice Le Minier, in *Futurs antérieurs*
(anthologie), Fleuve noir, 1999

Petit semainier mortifère,
illust. de Marion Pradier, Fornax éditeur, 2007

Aphorisme, Fornax éditeur, 2009

« Une partie de pêche »,
collection 8pA6, n° 41, 36 édition, 2010

« Une gaupe »
in *Le Frisson esthétique*, n° 11, printemps-été 2011

« Le Bassin »
in *Le Frisson esthétique*, n° 12, automne-hiver 2011-2012

« Les pissenlits par la racine », collage d'Huguette Lendel,
in *Le Frisson esthétique* n° 12, automne-hiver 2011-2012

« Les fiancées » (sous le titre : « Les fiancées du Fleuve »),
in *Le Frisson esthétique*, n° 13, printemps-été 2012

« Un cabinet », illust. de Marika Perros,
in *Le Visage vert*, n° 23, décembre 2013

« Du Bain »,
in *Le Frisson esthétique*, n° 15, automne-hiver 2013-2014

Le Sérum du docteur Pest, Sous la Cape, 2014

Florence, l'amusée des offices, Sous la Cape, 2014

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05 3 10 Champcella

ISBN 978-2-86807-280-1

Mise en ligne : janvier 2015

Couverture : document DR.

www.souslape.fr